

# Petite histoire des méthodes d'apprentissage de la lecture

Apprendre à lire, c'est apprendre à reconnaître les signes par lesquels une société a choisi de communiquer. La tâche est difficile et il n'existe pas de méthode miracle.

«C'est ainsi que les enfants apprennent à parler auprès de leurs nourrices; pourquoi ne pas faire la même chose pour apprendre à lire?»

Dans les petites écoles du XVIII<sup>e</sup> siècle, on apprenait à lire en passant des lettres aux syllabes et des syllabes aux mots. C'était la méthode du b a - ba dite syllabique ou synthétique. Passé le stade des abécédaires et autres syllabaires, les enfants s'exerçaient à déchiffrer dans leur livre de catéchisme. Chaque élève lisait et relisait sa page jusqu'à ce qu'il soit capable de la restituer d'un seul trait. Lire c'était alors aussi mémoriser. A cette époque, Nicolas Adam, grammairien d'avant-garde, inventa une nouvelle méthode dite *globale ou analytique*. L'apprentissage, conçu sous forme de jeu, se fondait sur la reconnaissance de mots familiers chargés de valeur affective. *Lorsque vous voulez faire connaître un objet à un enfant, par exemple un habit, vous êtes-vous jamais avisé de montrer séparément les parements, puis les manches, ensuite les devants, les poches et les boutons? Non, sans doute; mais vous lui faites voir l'ensemble et vous lui dites: voilà un habit. C'est ainsi que les enfants apprennent à parler auprès de leurs nourrices; pourquoi ne pas faire la même chose pour apprendre à lire? Eloignez d'eux tous les alphabets et tous les livres de français et de latin, amusez-les avec des mots entiers, à leur portée, qu'ils retiendront bien plus aisément et avec plus de plaisir que toutes les lettres et les syllabes imprimées* (Le Monde de l'Education, sept. 1993).

Les idées de Nicolas Adam n'eurent guère d'écho. Il fallut attendre le début du XX<sup>e</sup> siècle



Mimi rit dans *Lisons petits amis*, livre de lecture des écoles primaires neuchâteloises 1956

pour qu'Ovide Decroly, médecin et psychologue belge, s'y intéressât. Il mit au point une méthode qui *placait l'enfant au centre des apprentissages* et qui se construisait sur ses besoins et sur ses intérêts. Plutôt que de partir du mot, il conseilla de commencer par la phrase. L'enfant devait distinguer les mots en procédant par ressemblances et différences puis il passait aux syllabes et aux lettres.

## Lire à l'école obligatoire

Lorsque l'école devint obligatoire, les pédagogues dans le sillage de Pauline Kergomard, directrice des écoles maternelles françaises, décrétèrent que l'apprentissage de la lecture devait s'inscrire dans le développement naturel de l'enfant, c'est-à-dire dans la logique du sens plutôt que dans celle de l'écriture (lettres, syllabes, mots). Les enfants s'exercèrent à créer des mots avec des petits cartons sur lesquels étaient imprimées les lettres. On parlait toujours du concret: d'une noisette ou d'une tulipe, par exemple. La maîtresse montrait l'objet et l'enfant composait le mot, s'exerçait à le lire, à le décomposer en syllabes et en lettres. Vers 9 ou 10 ans, lorsqu'il avait surmonté les obstacles qui tiennent aux bizarreries de l'orthographe, commençait le travail sur la compréhension des textes et sur la lecture expressive. Cette méthode dite *analytico-synthétique* fut peu à peu abandonnée dans les classes romandes. Elle s'avérait difficile à construire et à appliquer. Les maîtres et maîtresses avaient besoin de méthodes plus systématiques. Dès les années 1920, les cantons romands optèrent pour des manuels de lecture qui appliquaient une méthode mixte, fondée sur les approches syllabique et globale. Ainsi, durant quelque 40 ans, les petits Neuchâtelois firent usage de *Lisons petits amis* de M. Bolle appelé couramment *Mimi rit*, en référence aux premiers mots du manuel.

## De l'importance de la langue orale

En 1972, parut pour les élèves de 1<sup>re</sup> année primaire de Suisse romande, une méthode *S'exprimer-Lire*, créée par Georgette Basset, inspectrice à Genève, et Charlotte Kemm, maîtresse de méthodologie à l'École normale de Neuchâtel. Elle s'inscrivait dans le sillage des nouvelles recherches psychopédagogiques et linguistiques.

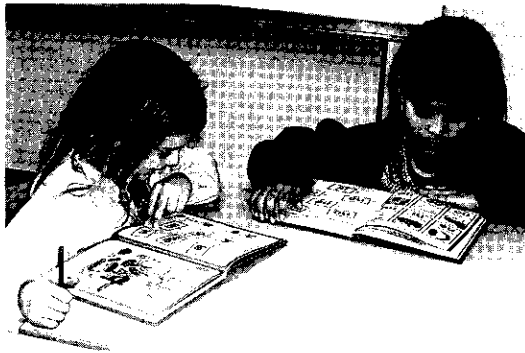


Elle mettait l'accent sur la pédagogie de la découverte et sur l'importance du son et de l'expression orale. Une enquête, réalisée durant l'année scolaire 1973/74, révéla que cette manière de faire n'avait guère pénétré dans les classes romandes. Les méthodes d'enseignement de la lecture y étaient très diverses et suivaient un programme hiérarchisé d'acquisitions, fort éloigné de la philosophie du nouveau manuel. Les recommandations du rapport furent de centrer l'apprentissage sur les élèves plutôt que sur le programme, d'étendre sa durée sur deux ans, de s'appuyer sur la langue orale, soit de partir des sons pour apprendre les signes qui les transcrivent. *C'est de la nécessité de la communication que devrait découler l'enseignement des techniques, en fonction des difficultés rencontrées par les élèves. Une telle pratique pédagogique suppose la prise en compte des phonèmes de la langue orale et, par conséquent, de toutes les graphies qui y correspondent au fur et à mesure des besoins de communication des élèves* (Cardinet, Weiss 1976). Les réformes étaient dans l'air.

### L'ère des réformes: le renouvellement du français

Les choses bougeaient, en effet, du côté des pédagogies de la lecture. La bataille était féroce sur le texte très controversé du *Plan de rénovation de l'enseignement du français à l'école élémentaire* dit *Plan Rouchette*, paru en France en 1971, dans la revue *Recherches pédagogiques* (n° 47). Parti des découvertes de la linguistique et de la psychologie, ce plan préconisait une nouvelle définition des finalités de l'enseignement du français à l'école élémentaire. Ce dernier devait *faciliter l'accès de tous les enfants à une langue qui permette l'enrichissement de la communication avec autrui, l'expression écrite et orale personnalisée et rendre ainsi possible, pour un plus grand nombre d'entre eux, la poursuite d'études secondaires longues. (...) L'essentiel de l'enseignement du français doit donc porter sur l'entraînement de la communication orale et écrite*. La lecture courante à voix haute, clef de voûte du système pédagogique traditionnel, n'était plus essentielle à l'apprentissage. Il importait surtout de créer une véritable culture de la lecture, *d'agir par une imprégnation naturelle, semblable à celle dont bénéficient, dans leur famille, les enfants appartenant aux milieux favorisés* (op. cit. Plan Rouchette).

Afin de s'inscrire dans ce grand mouvement, les cantons éditèrent, en 1979, un ouvrage méthodologique romand *Maîtrise du français*, lequel sert toujours de référence. Il ne préconise pas de méthode d'enseignement de la lecture. Les cantons ne le souhaitaient pas. Il se contente d'en énoncer les principes fondamentaux: *Lire, c'est*



Apprendre à lire en passant des lettres aux syllabes et des syllabes aux mots, une méthode qui perdure depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle

*communiquer; lire, c'est trouver du sens; lire c'est maîtriser le code*. Plutôt que de s'intéresser à l'efficacité des méthodes, il faut s'inquiéter des conditions d'apprentissage. Classes et collèges doivent s'équiper de bibliothèques attrayantes car l'apprentissage de la lecture se fait sur des documents authentiques. *Maîtrise du français* donne donc le ton. Les cantons et souvent les enseignantes sont libres d'opter pour les méthodes de leur choix. Ainsi, aujourd'hui, de nombreux enfants de Suisse romande apprennent à lire avec *Gafi le fantôme* (Nathan, Alain Bentolila).

Toutefois, une ombre ternit le tableau: l'illettrisme. Les enquêtes révèlent, en effet, que des élèves de 5<sup>e</sup> ou de 6<sup>e</sup> année ne parviennent pas à comprendre un texte simple. Leurs difficultés ne relèvent pas tant des méthodes que du contexte de l'apprentissage: l'atmosphère de classe, le milieu familial, l'accès à une bibliothèque. Il s'avère que ces enfants doivent tant s'exercer dans les petites classes que finalement, ils n'ont pas le temps de fréquenter le coin lecture. Ils ont donc rarement accès aux livres. Or, apprendre à lire, s'accordent à dire les spécialistes, c'est précisément faire acquérir un comportement de lecteur.

«La lecture courante, à voix haute, clef de voûte du système pédagogique traditionnel, n'était plus essentielle à l'apprentissage»

### Bibliographie

- Aeby Sandrine, de Pietro Jean-François, Wirthner, Martine: *Français 2000. L'enseignement du français en Suisse romande: un état des lieux et des questions*. Neuchâtel: IRDP septembre 2000
- A. Cressard et S. Kerviel. *L'apprentissage de la lecture*. Le Monde de l'Education, septembre 1993
- Foucambert, Jean. *L'enfant, le maître et la lecture*. Paris: Nathan Pédagogie 1994
- Wirthner, Martine. *Enseignement rénové et évaluation*. Dans: Allal, L., Bain, D., Perrenoud P. (Eds). *Evaluation formative et didactique du français*. Neuchâtel: Paris: Delachaux et Niestlé 1993
- Weiss, Jacques. *A la recherche d'une pédagogie de la lecture*. Berne: Peter Lang 1980
- Lire de cinq à huit ans. Trois ans dans la vie d'un apprentissage*. Dossier de l'Association française pour la lecture (AFL) 1991
- L'enfant apprenti lecteur*, sous la direction de Gérard Chauveau, Martine Rémond et Eliane Rogovas-Chauveau, Paris: INRP-L'Harmattan 1993